LA Lanterne Magique.

A Georges d'Esparbès.

C'était pendant la nuit du 31 août au 1er septembre 1870, nuit douloureuse qui, pour la France envahie, séparait un jour d'angoisse d'un jour d'opprobre et de honte.

Réunis et comme entassés au fond de ce gouffre de Sedan, où dans quelques heures allaient sombrer tant d'énergies et tant d'espérances, les quatre corps de l'armée de Mac-Mahon essayaient de se reposer, dormant de ce sommeil inquiet qui précède les luttes impossibles.

Et cependant, à l'est et au sud, sur les hauteurs qui escarpent les rives gauches de la Meuse et du ruisseau de Givonne, 250,000 Allemands veillaient, s'apprêtant à combattre et dessinant déjà un arc de cet implacable cercle de fer qui le lendemain devait enserrer 120.000 Français.

Le prince royal de Prusse, commandant en chef la IIIe armée d'invasion, après avoir reconnu en personne les ponts de Donchery et de Bazeilles, s'était arrêté avec son état-major au village de Gémécourt, dans l'intention d'y passer la nuit.

C'était là une toute petite bourgade, humble et pauvre comme l'étaient à cette époque la plupart des localités des Ardennes et elle présentait bien peu de ressources pour permettre de recevoir dignement les personnages de marque que les hasards de la guerre y avaient amenés.

Mais la naissance aussi bien que la haute situation du généralissime princier exigeaient qu'on accomplît des prodiges pour lui assurer une installation convenable et, dans ce but, les officiers du 27e régiment prussien, aux avant-postes à Gémécourt, avaient tenté et réalisé l'impossible.

Après bien des recherches et bien des pourparlers, ils s'étaient décidés à satisfaire le désir d'un vieux bonhomme de l'endroit, le père Jordan, qui avait insisté pour mettre sa maison et sa personne au service du prince.

Cette demande, flatteuse pour l'amour-propre national des Prussiens, leur semblait dictée par l'extraordinaire influence que ne pouvait manquer d'exercer sur l'âme de ce paysan français l'image fascinatrice de l'héritier de leur souverain.

Mais dans le village où on connaissait les origines et les sentiments du vieillard, l'attitude qu'il venait de prendre avait provoqué une véritable stupeur.

Ancien soldat de l'Empire qui comptait dix-huit campagnes de guerre et à peu près autant de cicatrices qu'il avait vu de batailles rangées, Jordan était, dans toute la force du terme ce qu'il est convenu d'appeler " un vieux brave. " Amputé d'une jambe à la suite de Waterloo, il s'était retiré à Gémécourt, son village natal, où il s'était tenu depuis, vivant âprement de cette existence laborieuse et sobre qui est celle des habitants de la campagne.

Vénéré des hommes chez qui il entretenait par ces récits le culte du drapeau qu'il avait si bien servi, il s'était fait auprès des enfants même une véritable et naïve popularité en accompagnant ses "histoires de soldat" de projections à la lanterne magique, un luxe pour ce pays forcément arriéré où l'on s'émerveillait encore de bien des choses.

Dès le début de la guerre, cet homme qui avait vu la victoire se rallier si souvent aux trois couleurs, n'avait pas cru la défaite possible et, comme tant d'autres, il avait vu la France " à Berlin."

Les terribles échecs du mois d'août l'avaient donc péniblement surpris et ce n'était un secret pour personne que cette foulée brutale par l'ennemi du sol qu'il chérissait tant l'avait frappé au cœur.

Aussi ne pouvait-on comprendre à quel sentiment il avait obéi en se faisant spontanément le serviteur du "grand chef" allemand.

Sur le pas des portes, tout doucement car l'heure n'était guère favorable aux expansions patriotiques, on discutait sévèrement la conduite de ce vieillard qui, au déclin de sa vie, ne craignait pas de déshonorer une carrière cependant glorieuse, pour acquérir sans doute les quelques pièces d'or que l'Altesse étrangère ne saurait manquer de lui laisser.

On s'enhardissait jusqu'à lui contester l'authenticité de ses états de service et l'un de ses plus fervents admirateurs de la veille s'en allait proclamant que sa jambe de bois elle-même n'avait peut-être pas une origine aussi noble qu'il voulait le faire croire. Les plus indulgents l'accusaient de démence d'esprit. Seuls quelques fidèles, hochant la tête, se refusaient à voir en Jordan un fanfaron ou un fourbe et disaient à demi-voix dans leur patois imagé : " Sûr que si l'père agit ainsi, c'est qu'il a quelque manigancerie derrière la cervelle. "

Mais que pouvait-il avoir décidé, ce vieux ? Nul ne s'en faisait une idée. Maintes fois on l'avait entendu flétrir ces partisans des guérillas espagnoles qui empoisonnaient les sources ou semaient des embûches sous les pas de leurs adversaires et on le savait trop loyal pour accomplir une traîtrise à la faveur de l'hospitalité qu'il avait lui-même offerte.

Et d'ailleurs, tout jusqu'ici dans son attitude n'avait été que trop correct : il avait mis à la disposition des officiers ses modestes provisions et sa cave, et il les avait installés de son mieux dans la pièce la plus luxueuse de sa simple demeure de campagnard aisé.

C'était une salle rectangulaire, assez vaste, d'aspect un peu austère avec ses murs blanchis à la chaux d'où, probablement par déférence pour ses hôtes, l'ancien grenadier avait enlevé à la hâte les souvenirs de ses campagnes qui les avaient jusqu'alors décorés.

Une baie étroite, s'ouvrant sur une chambre voisine, servait de logement à une de ces lampes en étain travaillé comme on en trouve encore dans quelques demeures de l'Est.

De là tombait une lumière moyenne qui, bordant d'un doigt d'ombre l'épaisseur des hautes solives du plafond, allait en s'estompant vers les coins de la pièce dont les angles demeuraient tout noirs.

Au centre de ce décor, dont les clairs-obscurs eussent tenté le pinceau de Rembrandt, se déroulait une scène que n'eût pas non plus désavouée l'auteur de la "Ronde de Nuit." Revêtu d'un uniforme assez sombre où scintillait simplement la croix d'or aux émaux blancs et noirs de l'Ordre Teutonique, son Altesse le Prince Royal de Prusse s'entretenait familièrement avec son état-major des terribles événements dont il s'honorait d'être un des principaux auteurs.

Il y avait là une quinzaine de personnages, presque tout officiers généraux, attentifs à la parole du prince. Sans songer à discuter les chances d'une victoire qui n'était hélas ! que trop sûre, ils se plaisaient à en énumérer en escomptant par avance les avantages que sauraient en retirer la Prusse et ses alliés.

Conversation aveugle et partiale comme toutes celles où les interlocuteurs ont le loisir de se porter eux-mêmes aux nues sans jamais rencontrer l'ombre d'une contradiction !

On saluait de plaisanteries assez lourdes les proclamations où Napoléon III affirmait ne point désespérer d'une revanche prochaine et, dans un murmure approbateur, un vieux général blanchi sous le harnais, quelque sommité sans doute de l'armée ennemie, ne craignit pas de se lever pour déclarer qu'en cent cinquante ans la jeune Prusse avait connu plus de gloire que n'en avait acquis la France pendant les quatorze siècles de son histoire nationale.

Il avait à peine fini de parler que la lampe qui éclairait cette scène disparut, enlevée par une main invisible, et de la baie restée béante jaillit soudain un éblouissant faisceau de lumière.

Et voilà que dans le halo resplendissant projeté de la sorte sur le mur opposé, une vision étrange apparut : un cavalier de petite taille et cependant majestueux, tant sa physionomie reflétait de volonté, d'énergie et de calme, s'y tenait droit en selle, la main dans l'échancrure du gilet, le petit chapeau bien campé sur la tête, les yeux perdus dans un lointain mystérieux à la rencontre sans doute de quelque ligne d'ennemis en déroute.

Et devant cette image que l'Europe entière se rappelait pour l'avoir redoutée, les vainqueurs du jour, se reculant d'instinct sur le dossier des chaises, se prirent à frémir. Un souffle d'angoisse passa sur la salle et, des lèvres crispées, un seul mot jaillit, éloquent dans sa concision qui résumait l'appréhension de tout un peuple : "Lui !"

Oh ! vraiment, le vieux Jordan faisait bien les choses! Ce paysan avait sans doute entendu parler des représentations de gala qu'il est de tradition d'offrir aux souverains en voyage ; il ne disposait, lui, ni de corps de ballets, ni de troupes d'acteurs stylés. Mais comme il avait à traiter un fils de roi, il lui donnerait un spectacle de sa façon !

Il lui montrerait la lanterne magique !

Le premier moment de stupeur passé, les Allemands s'étaient rués vers la porte pour s'emparer du téméraire. Mais les battants en étaient solidement assujettis et la serrure ne jouait plus. L'ex-grognard connaissait son monde et avait sa façon à lui d'insister pour qu'on l'écoutât.

Maintenant, de la pièce voisine, une petite voix vieillotte et respectueuse jusqu'à l'ironie montait : la voix de l'impresario présentant ses images.

Oh ! il ne voulait pas abuser bien longtemps de la curiosité bienveillante de ces messieurs qui avaient bien autre chose à penser qu'à s'occuper de semblables babioles. Il ne leur montrerait que quelques vues, les principales, l'orgueil de sa collection.

Et sur la paroi, Murat surgissait, pointant le ciel de sa cravache et guidant à la mort quatre-vingts escadrons.

Complaisamment, la voix expliquait :

" Le tableau que j'ai l'honneur de vous présenter rappelle un des moindres épisodes d'une simple escarmouche livrée à Iéna, le 14 octobre 1806. Mais le grand-duc de Berg se voyant serré d'un peu près par les régiments du très haut et puissant duc de Hohenlohe les invite à s'éloigner. Vous pouvez juger qu'il s'acquitte de son rôle avec toute la courtoisie désirable. La hauteur que vous apercevez au dernier plan n'est autre que le Landgrafenberg que MM. vos ancêtres eurent la gracieuseté de laisser à la disposition de mon empereur et maître Napoléon Ier, concession aimable s'il en fût puisqu'elle nous permit de remporter la victoire."

Maintenant, les épisodes se succédaient, tour à tour traduits par quelque image populaire aux contours heurtés et aux tons criards, de cet art particulier aux humbles qui seuls savent créer des légendes et les sauver de l'oubli.

" Cherchez dans leurs rangs, clamait-il, plus d'un d'entre vous y reconnaîtra son père !"

Scène dramatique et terrible qui, à la veille du plus rude outrage que la France ait jamais ressenti, mettait du rouge au front des vainqueurs du lendemain.

A présent, la lampe était reparue, distribuant à nouveau dans la salle sa lueur inégale, mais les Prussiens ne s'en étaient point aperçus : consternés, ils se taisaient, n'osant pas même s'entre-regarder pour ne pas avoir à rougir davantage de leur confusion.

Et voilà que d'un brusque effort la porte céda et, de son encadrement, un homme surgit. Un homme? Non pas! Un spectre plutôt, blanchi et ridé par l'âge, et portant cependant avec une admirable cranerie l'habit bleu-de-France aux retroussis blancs des grenadiers de la Grande Armée. Le père Jordan, se sachant à sa dernière heure avait voulu de la mise en scène pour succomber.

Il se tenait immobile devant le prince héritier s'essayant à réunir le talon gauche au pilon de sa jambe de bois, dans une attitude réglementaire.

Et de voir autour de lui ce lot de vainqueurs qui, inconscients de leur supériorité matérielle, semblaient lui demander grâce, le père Jordan eut avant de mourir, un sourire de triomphe, ce triomphe des obscurs et des humbles qui trouve son unique fondement dans la satisfaction d'un devoir accompli ou dans la réalisation d'une espérance.

MAXIMES.

On entend souvent par personne bien renseignée celle qui donne de fausses nouvelles avec une extrême précision dans le détail.

La politesse habituelle peut seule donner du prix à l'insolence.

Les jeunes filles sont généralement moqueuses : elles se rattrapent de la pudeur par la raillerie.

Ce qui contribue le plus à vous donner la réputation d'un homme faux, c'est de dire de temps en temps ce qu'on pense.

La tendance qu'ont certains de nos amis à nous rabaisser dans leurs jugements vient parfois d'un bon naturel : c'est, pour eux, un moyen de s'approcher de nous davantage.

C'est surtout dans une société d'hommes libres que l'autorité est nécessaire.

Chez certains, l'impuissance à voir souffrir les autres n'est pas pas de la bonté, mais seulement une sorte de lâcheté presque physique.

Il faut toujours dire du bien des gens, d'abord parce que c'est généreux, et aussi parce qu'en dire du mal, ce serait leur faire trop d'honneur....

Ce qui crée le sentiment de l'honneur chez certains, c'est uniquement la présence d'autrui.

Une monarchie dure par ses rois; une république dure par ses préfets de police.

Dans l'histoire des déchéances politiques, sociales ou nationales, les modérés sont presque toujours les vrais coupables. A force de vouloir éviter les excès de leur propre opinion, ils finissent par consentir aux excès de toutes les autres.

On donne au peuple des droits, faute de pouvoir lui donner des bonheurs.

Voilà qui dépasse la moyenne des La Rochefoucauld de salles de rédaction.

BONNETTE

Il semble que dans mille et mille ans, quand il ne restera plus de notre éblouissante histoire que les légendes, l'aventure de la petite Désirée Clary sera recueillie, par les Homères de ce temps-là, comme la plus surprenante et la plus romanesque. C'est à la fois une épopée, un roman d'amour et un conte de fée.

D'abord la fillette bourgeoise, à dix-sept ans, jolie, potelée, piquante, avec des yeux vifs, un sémillant accent méridional et la vivacité enjôleuse d'une Marseillaise délurée ; sagement élevée, d'ailleurs, par une mère modèle, bonne bourgeoise de l'ancien temps, dans la confortable maison de la rue des Phocéens, non loin de la Canebière, en compagnie d'une sœur aînée, Julie, peu agréable de visage, mais douce, généreuse et d'âme charmante : un ange très laid.

A l'époque de la Terreur, Julie et Désirée Clary s'en allèrent un soir, bravement, réclamer d'un conventionnel de passage à Marseille la liberté de leur frère, emprisonné comme suspect. L'antichambre du proconsul était remplie de solliciteurs : Désirée, brisée d'émotions, s'endormit dans un coin. Elle dormit pendant plusieurs heures. Quand elle se réveilla, elle se trouvait seule dans la vaste salle ; il faisait nuit noire ; l'audience était terminée : sa sœur Julie était partie depuis longtemps.

La fillette, un peu effrayée d'avoir à traverser seule la ville à cette heure tardive, fit la rencontre d'un jeune officier, qui respectueusement lui offrit son bras et la ramena jusqu'à sa porte, insistant, comme il convient, pour venir se présenter le lendemain aux parents de sa protégée de hasard. Bien accueilli chez les Clary, il y revint souvent : bientôt ses visites furent quotidiennes ; il était très pauvre, sans avenir, mais joli garçon. Il faudrait n'avoir jamais lu un roman ou vu jouer une comédie pour ne deviner pas que des fiançailles s'ensuivirent. J'oubliais que le jeune amoureux s'appelait Joseph Bonaparte.

Il avait un frère comme lui, dit-il, officier, sans fortune et sans avenir, qui se nommait Napoléon, à ce que chacun sait aujourd'hui. Mais le nom alors paraissait bizarre : celui qui le portait n'était pas, au reste, comme les autres : il était séduisant, sans beauté, tout à la fois sombre et rieur, préoccupé, très doux et très autoritaire. Dès que Joseph l'eut présenté, Désirée le trouva fort à son goût ; elle aimait bien Joseph : mais Napoléon la troublait davantage. Lui estimait charmante cette future belle-sœur qui avait un peu peur de lui et à qui le père donnait cent mille francs de dot gagnés dans le commerce des soieries. Il était vite devenu l'oracle de la maison. Un jour, il dit à Joseph : "J'ai pris une résolution ; Julie te convient mieux que Désirée, et Désirée me plaît beaucoup ; tu épouseras Julie et Désirée sera ma femme."

Aussitôt il prit la fillette, toute rougissante, sur ses genoux, et c'est ainsi que Désirée Clary devint la fiancée de Napoléon. Joseph ne récrimina pas ; la pensée ne lui vint point qu'on pouvait résister à son frère. Julie était laide, mais elle avait une dot égale à celle de Désirée et peut-être Joseph vit-il dans l'échange proposé un moyen de se marier promptement et de sortir ainsi d'embarras pressants. Le lendemain, Mme Bonaparte vint présenter les deux demandes en en mariage ; Joseph épousa Julie le 1er août 1794 ; quant au mariage de Napoléon, il fut reculé jusqu'au jour où l'officier aurait repris du service, car il venait d'être destitué par les thermidoriens.

Oisif, en attendant, il se montrait assidu chez les Clary ; en cet automne de 1794, les promenades des deux fiancés furent fréquentes dans la campagne, au bord du flot. Ils échangeaient des projets d'avenir : oh ! d'avenir bien modeste, car de l'avis unanime l'officier sans emploi était voué à la médiocrité. Lui-même cherchait une ferme, qu'il payerait de la dot de sa future, et où il s'installerait pour le reste de ses jours, en cultivateur. Pourtant, la privation de son grade l'affectait ; il partit afin de solliciter. La petite Désirée pleura très fort ; elle adorait son fiancé, et en provinciale avisée, elle redoutait l'influence de Paris sur cet amoureux à surprises, dont elle avait peut-être deviné les déraisonnables ambitions.

Il n'y a pas d'histoire plus connue : les deux fiancés d'abord échangèrent de tendres billets ; puis une brouille survint, par lettres ; Désirée avait appris que Napoléon fréquentait beaucoup chez les belles dames ; elle était jalouse ; elle bouda ; il n'écrivit plus. Quand elle sut qu'il épousait une de ces attirantes Parisiennes dont la pensée la torturait, elle crut mourir de douleur. Elle aimait toujours l'infidèle. Une lettre encore, la dernière : "Vous m'avez rendue malheureuse pour le reste de ma vie, écrit-elle, et j'ai la faiblesse de de tout vous pardonner."

Chacun des triomphes de celui auquel elle s'était promise lui faisait pourtant le cœur bien gros ; il était si loin, maintenant, si haut ; le monde était ébloui de cette gloire qu'elle aurait dû partager. Parmi les héros qui entouraient le "volage," elle n'avait sans doute qu'à choisir, étant la belle-sœur de Joseph ; Duphot, Junot sollicitèrent sa main ; mais ce qu'elle souhaitait, par dépit, ce n'était pas un satellite de son Napoléon, c'était un rival : et c'est pourquoi elle élut Bernadotte. Napoléon ne l'aimait pas et le craignait un peu ; il l'appelait "l'homme obstacle."

Bernadotte, ministre de la guerre, était ambitieux, énergique, ardent, élégant, élancé, avec une figure d'aigle presque semblable à celle du grand-Condé. Comment la fine provinciale devina-t-elle parmi le tumulte des événements où nul ne présageait l'avenir, que c'était là l'homme qui la vengerait ? On ne sait, mais elle le devina. Le mariage se fit le 17 août 1808.

Il la vengea bien. Partout, sur sa route glorieuse, Bonaparte se heurta à cet inquiétant rival, hostile au 18 brumaire, immobile à Iéna, en retard à Eylau, presque rebelle à Wagram. Tout autre, il l'eût écrasé, mais contre celui-là il osait à peine sévir, et aux fêtes des Tuileries, parmi les pompes extravagantes de la cour, les deux fiancés de jadis se retrouvaient face à face, échangeaient des compliments d'étiquette et des sourires contraints, songeant, chacun à part soi, à leurs promenades d'amoureux dans la campagne de Marseille et à leurs rêves d'obscure intimité.....

Quand Bernadotte fut élu prince héritier de Suède, Désirée, d'abord joyeuse, se désola bien vite à l'idée qu'il lui faudrait quitter Paris ; il lui semblait que de si loin, elle ne jouirait pas d'une si belle revanche ; du moins n'en verrait-elle par l'effet. Et puis où était-ce, cette Suède dont la couronne lui était destinée ? Elle n'en savait rien. Elle partit cependant ; elle trouva là-bas des gens glacés, des palais noirs, un vieux roi qui la traitait en fillette et qui l'appelait " Bonnette " Bonnette ! Un gentil surnom pour cette petite Française dont la destinée semblait due à la collaboration d'un Shakespeare et d'un Milton et qui restait, dans ces formidables aventures, la bourgeoise simple, à l'air tranquille, avec un peu de mélancolie pourtant dans ses beaux yeux qui n'avaient pas su retenir Napoléon.

Elle s'ennuyait trop de ne plus l'exaspérer de son voisinage ; elle revint bientôt se fixer à Paris, peut-être pour mieux juger de près l'effet de sa vengeance. Quand on apprit, après Leipzig, que son mari venait, en passant à l'ennemi, de donner à l'autre, à l'infidèle, le coup de grâce, elle resta là pour voir la fin, en femme que tout cela n'intéresse que très peu, mais réjouie au fond, et sans doute aussi désolée. Le moraliste auquel on doit cette pensée : " La haine est un amour déçu," écrit en une phrase l'histoire de " Bonnette." Le jour où Bernadotte, avec ses alliés, entrait en vainqueur dans Paris, Napoléon, abandonné de tous, prenait le chemin de l'exil. De ce revirement suprême, Désirée dut exulter—dans les larmes : car peut-être était-ce le vaincu qu'elle aimait encore.

Et, dit-on, il s'en fallut de peu que les Bourbons évincés, Bernadotte ne prît, aux Tuileries, la place de l'empereur déchu et qu'elle n'y entrât, elle, comme impératrice !

Le dernier volume des " Mémoires de la comtesse de Boigne" nous a fourni de singulières révélations sur le séjour de la reine de Suède à Paris, au temps de la Restauration. Car Bonnette était devenue reine : mais elle n'avait pu se décider à quitter son hôtel de la rue d'Anjou. La pauvre femme, écrasée peut-être par une destinée trop lourde, manifestait quelques symptômes d'égarement. Elle s'était prise pour le duc de Richelieu, le ministre de Louis XVIII, d'une étrange passion, aussi muette qu'extravagante. Désirée était, vers 1820, une petite femme rondelette, aux traits assez communs, avec des yeux très vifs et beaux ; elle aimait la toilette ; mais comme son teint était gâté par une maladie de peau gagnée dans cette horrible Suède, son cauchemar, elle portait constamment un voile épais.

Elle poursuivait à travers la ville M. de Richelieu, qui n'était ni jeune ni beau ; elle louait des appartements voisins de tous ceux qu'il habitait ou qu'il fréquentait ; il ne pouvait se mettre à une fenêtre qu'aussitôt elle ne parût à une autre ; dès qu'il sortait elle était à sa suite ; sa voiture suivait celle du ministre ; elle s'arrêtait quand il s'arrêtait, descendait quand il descendait, l'attendait pendant toutes ses visites et en reprenait le cours avec une persévérance qui était devenue une obsession pour le pauvre duc.

Entrait-il dans un magasin, elle l'y suivait, y restait après lui, se faisait livrer l'objet qu'il avait choisi et lui envoyait l'objet pareil. Un jour elle arriva toute radieuse chez Mme Récamier, annonçant qu'elle venait de conclure un arrangement avec ses fournisseurs pour avoir chaque jour un costume de forme et de couleur différentes. M. de Richelieu la reconnaissant de moins loin, ne détournait la tête qu'après qu'elle avait eu le bonheur de le considérer un instant.

Quand il mourut, on exposa son corps à l'église de l'Assomption ; la pauvre Bonnette y loua une tribune ; elle y passa les jours et les nuits dans une douleur immodérée. On a dit que cette folle passion n'avait eu qu'un but : c'était d'obtenir du ministre certains adoucissements à la cruelle situation du captif de Saint-Hélène! des fenêtres de son hôtel de la rue d'Anjou, elle put entendre, un soir de 1821, les colporteurs crier : " Demandez la mort de Napoléon Bonaparte pour deux sols ; son discours, au général Bertrand pour deux sols ; les désespoirs de Mme Bertrand pour deux sols ! " " Sans que cela, dit Mme de Boigne lui fît plus d'effet que l'annonce du chien perdu. "

Quelques jours plus tard, on sut les dernières paroles du héros. "Vous direz à l'Europe qu'en expirant, l'empereur Napoléon lègue à toutes les familles régnantes l'opprobre et l'horreur de ses derniers moments ! "

" Les familles régnantes....." Désirée se trouvait enveloppée dans l'anathème. Mme la comtesse d'Armaillé, qui a écrit un touchant récit de la vie de Bonnette, note que de ce jour, la " folle de reine" ne fut plus qu'une épave. Elle consentit enfin à retourner en Suède ; rien ne la retenait plus à Paris. Elle mourut à Stockholm le 17 décembre 1860.

Le Petit Ressuscité de Pâques.

Il avait nom Clément, parce que sa mère s'appelait Clémence, et qu'il était beau comme elle, et elle, douce comme lui. Un enfantelet aux joues dorées et fraîches, à la bouche vermeille, aux yeux de diamant noir. Ceux qui le voyaient l'envialent à sa mère.

Il balbutiait les premiers mots; il essayait les premiers pas. Il voyait s'épanouir les fleurs de son second printemps, et déjà il souriait aux violettes qu'on entrelaçait à ses boucles brunes.

Ses grands frères l'aimaient tant, ce cher mignon dernier-né ! Fernand allait jusqu'à lui prêter ses jouets pour peu qu'ils fussent à demi fracassés ; et Toto ne pleurait plus quand petit frère dormait paisible dans le berceau garni de rideaux blancs.

La maison était joyeuse. Plusieurs amis y venaient, qui n'en disaient pas de mal en sortant. On y priait tous les jours, on s'y aimait de bon cœur, on y travaillait sans relâche : la mère pour ses trois fils, le père, dont la lampe brûlait presque toute la nuit, pour ses trois fils et pour leur mère.

Le bonheur, en ce monde, ne dure pas plus que l'éclair rayant la nue. Il passe, il ne demeure pas.

Un matin, Clément s'éveilla sans sourire ; ses joues duvetées pâlissaient, et le regard limpide se ternissait dans ses yeux si brillants la veille.

Le médecin vint aussitôt. Ces petits êtres ont si grande hâte de quitter la vie pour remonter au ciel ! Il vit l'enfant et hocha la tête. Il murmura des noms barbares : ces maladies pardonnent rarement !

On mit le chéri dans son berceau, que protégeait une croix d'ivoire attachée par un nœud de ruban.

" Le sauverons nous, docteur ? —C'est Dieu qui sauve ! Patience ! il faut attendre neuf jours."

Quel martyre ! Il fallait des soins minutieux : cette potion toutes les heures, alternant avec ce looch ; ces frictions deux fois par jour ; ces révulsifs violents, qui mettaient à nu la pauvre poitrine rose.... et le dos amaigri, où se dessinaient sous la peau rubéfiée les os fragiles .... et les petits pieds dans ces bottes de coton.... Que sais-je encore ?

Est-on condamné à tant souffrir avant d'avoir vécu ? Et de qui nos doux innocents expient-ils les péchés ?

Quelle misère ! Personne à la maison ne dormait plus, que les deux aînés qui demandaient à la bonne Vierge, à la prière du soir, de ne pas appeler encore Clément en paradis.

La mère gardait l'enfant pressé contre son sein, car maintenant il ne devait plus rester couché : le sang engorgeait les poumons ; il respirait à peine.

La lampe n'éclairait plus la veille laborieuse du père. Il était là, bourrelé de pensées et d'angoisses, mêlant ses larmes aux larmes de Clémence.

Et la servante, qui doublait sa tâche déjà lourde, prenait sa part de ce fardeau de douleur.

Plus de joyeux éclats de rire au modeste logis !.... Plus de projets ni d'espérances ! On veillait autour du bébé pour le défendre de la mort ; on ne le quittait pas, afin de le voir plus longtemps ; on épuisait tous les moyens que la science suggère ; chaque jour, le médecin venait le matin et le soir ; et lui qui assistait à tant d'agonies et qui voyait tant d'affreux spectacles, pleurait devant cet enfant chétif et consumé, auquel il avait ne guère ouvert les yeux, à son entrée en ce monde.

L'horrible mal rongeait sa proie. Le doux enfant n'avait plus ce visage angélique, pétri de lis et de roses, qu'on admirait autrefois. Décharné, livide, avec des yeux brûlants de fièvre au fond d'une orbite cave, il ne souriait plus quand on le baisait et sa mère même n'osait plus lui donner ces baisers tendres qui sont la joie des mères, parce qu'elle avait peur de l'endolorir.

" Le sauverons-nous, docteur ?

—Hélas ! Dieu peut toujours sauver ! Nous sommes au septième jour....."

Mais, en partant, il dit au père :

" Ayez du courage : il vous en restera deux ! "

Dix coups de poignard plutôt que cette parole cruelle !... Mais le père eut du courage. Il ne pleura pas, et vint regarder l'enfant, longuement.

Le lendemain, le médecin fut étonné que le petit vécût encore ; il pensa que l'Ange viendrait chercher son âme pour le soir.

Et la mère avait confiance en raillait la science.

" Il vivra ! Pourquoi désespérer ? Dieu est bon."

C'est parce que Dieu est bon qu'il enlève tant d'enfants à leurs mères pour en faire des anges. Il leur épargne les amers désenchantements d'ici bas et les fait heureux, avant qu'ils aient versé la première larme.

Le neuvième jour, c'était le Vendredi saint.

" Nous lui donnons depuis soixante heures une vie artificielle, dit le docteur. Il s'en ira avec le dernier rayon du triste soleil de ce triste jour."

La nuit vint. Clément vivait encore ; mais quel faible souffle, quelle pâleur !

Pendant la nuit, il cria. La servante le promena dans la chambre, doucement ; il soulevait ses paupières frangées de soie et jeta un regard sur le lit où son père étendu reposait. Et ce regard cherchait la mère, et les petites mains de Bébé s'agitèrent et sa voix murmura :

" Papa !

—Il est sauvé, Clémence !".

La mère vint, folle de joie. Mais le père fut épouvanté soudain. Ce regard suave, ces gestes gracieux, ce mot prononcé pour la première fois depuis neuf jours n'était-ce pas la dernière lueur de la flamme prête à s'éteindre !

Ah ! l'agonie peut-être !...

Il entraîna la mère, et tous deux allèrent se cacher dans l'autre chambre où dormaient les aînés. Là, ils se mirent à genoux et ils prièrent.

Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, ils tremblaient. Si tout à coup un cri retentissait !.....

Mais rien, que le morne silence du logis en deuil, et parfois le cho lointain d'une toux sèche.

Ils priaient avec cette ferveur des affligés qui se précipitent vers Dieu. Ils ne demandaient rien. Dieu entend sans qu'on lui parle. Ils se prosternaient soumis ; ils avaient la foi, et l'espérance ne les abandonnait pas.

Il y eut une clarté grise ; puis le pourpre de l'aurore embrasa le ciel, et le soleil apparut dans sa gloire. Alors seulement ils crûmes de cette veille pleine d'angoisses, ajoutée à tant de veilles, le père et la mère allèrent voir l'enfant.

Il leur sourit. Il les embrassa. Quand vint le médecin :

" C'est bien étonnant, dit-il, mais demain...."

Toute la maison croyait que l'enfant n'était plus. Les amis préparaient leurs consolations pour le moment fatal, un seul excepté, qui espérait encore parce que son jeune cœur n'était point accoutumé à la misère. Celui-là disait :

" Il est si beau, Clément ! il vivra."

Les cloches sonnaient l'"Alleluia" de Pâques, et les oiseaux chantaient la Résurrection.

Le médecin pleura, ce matin, mais de joie, d'une joie inquiète.

" Vous devez un gros cierge à la Mère de là-haut, dit-il. L'enfant est allé à la porte du paradis, son ange gardien vous l'a ramené, il est sauvé."

Oh ! que les cloches chantaient allégrement l' " Alleluia " de Pâques !

Clément a repris ses joues couleur de rose. Il s'ébat sous les grands vieux platanes avec Fernand et Toto.

Il grimpe sur les genoux de l'aïeul, qui bénit en eux sa descendance.

Il sourit à sa grand'mère, plus fière de lui qu'une reine de son dauphin.

Et l'heureuse mère du petit ressuscité a retrouvé la paix, la reine d'autan. Elle se pare de ses chers trésors, couronne de jeunesse.

Et la lampe illumine la veille solitaire du père, qui travaille ardemment pour eux.... seul au fond du logis tout embaumé de leur souvenir.